

Dominique Greiner, *Helmut Thielicke, une théologie pour le bien de l'éthique*, Paris, Cerf, coll.

« Patrimoines », 2019. 23 cm. 312 p. ISBN 978-2-204-13021-9. € 28

Denis Müller

DANS **ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES 2020/3 Tome 95**, PAGES 545I À 557I
ÉDITIONS **INSTITUT PROTESTANT DE THÉOLOGIE**

ISSN 0014-2239

DOI 10.3917/etr.953.0545i

Date de mise en ligne : 18/12/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2020-3-page-545i?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

PARMI LES LIVRES

ANCIEN TESTAMENT

Ronald HENDEL, Jan JOOSTEN, *How Old is the Hebrew Bible? A Linguistic, Textual and Historical Study*, New Haven, Conn./Londres, Yale University Press, coll. « The Anchor Yale Bible Reference Library », 2018. 24 cm. 240 p. ISBN 978-0-300-23488-6. € 42,80.

Voici un livre stimulant dans la mesure où il interroge fortement la tendance majoritaire de l'exégèse biblique actuelle à situer la production de la Bible hébraïque principalement aux périodes perse et hellénistique du V^e au II^e siècle av. J.-C. Les deux auteurs, Ronald HENDEL et Jan JOOSTEN, éminents spécialistes d'hébreu et de grec bibliques, déploient une argumentation serrée pour montrer combien la recherche des textes bibliques a négligé la « datation linguistique » (*linguistic dating*) comme critère important pour la datation des textes de l'Ancien Testament. Selon les auteurs, tenir compte du langage et de son évolution, en plus d'autres critères historiques, est indispensable pour mieux situer les textes bibliques dans leurs contextes de production, et pour dater la Bible hébraïque dans son ensemble.

Un premier chapitre montre la pertinence de l'étude du langage et de son évolution pour évaluer l'histoire même de la Bible hébraïque, même si cette méthode est toujours à corriger et à réévaluer, d'autant qu'elle a aussi une vieille tradition depuis le XVII^e siècle. Le deuxième

chapitre est consacré aux principaux changements qu'a connus la langue hébraïque au cours du I^{er} millénaire av. J.-C en raison d'emprunts à d'autres langues (soixante termes d'origine perse dans l'hébreu biblique), et en raison de changements syntaxiques comme l'évolution du marqueur du complément d'objet direct. Le troisième chapitre porte sur la manière de traiter les variations linguistiques et indique que l'on peut clairement distinguer un hébreu biblique classique plus ancien (*classical biblical hebrew*, CBH) d'un hébreu plus tardif (*late biblical hebrew*, LBH) : deux univers linguistiques distincts que les auteurs appellent *chronolects*. Ainsi l'hébreu classique se rencontre-t-il de Gn à 2 R, tandis que l'hébreu tardif se trouve dans Ch, Esd-Ne, Est, Qo, Dn. Si cette distinction est fondée, nombre de livres oscillent entre CBH et LBH et relèvent d'une situation intermédiaire. Sur ces bases, le quatrième chapitre évalue l'enjeu des variations textuelles du texte massorétique pour montrer que ces variations souvent éparses n'invalident pas la distinction entre CBH et LBH. Ainsi, l'usage d'hébreu tardif dans une histoire racontée dans un hébreu classique est le fait d'ajouts dus à des fautes sribales ou à un souci de modernisation du texte ancien. En étudiant la langue des inscriptions judéennes des VIII^e-VI^e siècles av. J.-C., le cinquième chapitre démontre la proximité et l'identité de ce langage avec celui de l'hébreu classique de la Bible hébraïque pour ce qui est du vocabulaire et de l'usage des particules, la fonction des formes verbales. Malgré

la difficulté d'établir l'époque du début et de la fin du CBH (manque d'inscriptions entre le VI^e et le III^e siècle) et en raison de la proximité du LBH avec l'hébreu de Qumrân (à partir du II^e siècle), l'hébreu classique est daté de l'époque monarchique, IX^e-VII^e siècle. Dès lors, dans un sixième chapitre, les auteurs pensent qu'entre le CBH et le LBH, l'hébreu s'est transformé entre 600 et 250, ce qu'ils appellent un hébreu biblique de transition (*transitional biblical hebrew*, TBH) que l'on trouve dans les livres suivants : Jr, Ez, Lm, II^e Es, Jb, Jon, Ag. Ces livres présentent à la fois des traits du CBH et bien des traits du LBH, une évolution comprenant différentes étapes intermédiaires. Dès lors, puisque le cœur de ces livres se situe au VI^e siècle, au temps de l'Exil, l'hébreu classique ne peut être que préexilique, et l'hébreu tardif de la fin de l'époque perse et hellénistique (IV^e-II^e siècle). Le septième chapitre sur l'hébreu tardif apporte des éléments pour montrer comment les auteurs de certains textes tardifs ont voulu imiter le style de l'hébreu classique, ce qui est le trait d'un « post-classicisme ». Le dernier chapitre appelle à une méthode de conciliation (*concilience*) qui permet de faire converger les sources extrabibliques et les critères linguistiques, par exemple avec les inscriptions néo-assyriennes (du IX^e siècle à la fin du VII^e siècle). Pour JOOSTEN et HENDEL, deux corpus, marqués par l'hébreu classique, sont donc principalement préexiliques : le Pentateuque et les livres historiques.

Si les positions de ce livre sont défendues avec prudence, elles représentent une critique radicale des datations proposées largement par la recherche actuelle pour laquelle le Pentateuque est le fruit d'un travail de l'époque perse. Malgré la force argumentative déployée par l'expertise linguistique indéniable des auteurs, le livre pose des questions méthodologiques. Les exemples très précis et spécialisés peuvent-ils être extrapolés pour l'ensemble d'un livre ou d'un

corpus ? Ainsi, les amulettes d'argent de Kitef Hinnom, trouvées dans une tombe et datées de la fin du VII^e ou du début du VI^e siècle, contiennent des prières totalement comparables à celle de Dt 7,9. Si cela permet de dater Dt 7,9 de cette même époque, cela fait-il pour autant du Dt un texte uniquement du VII^e siècle ? En effet, comment comprendre le début de Dt 7,1-5 qui est très proche, par le vocabulaire et l'expression, du livre d'Esd-Ne représentant l'hébreu tardif ? Ces deux passages peuvent-ils appartenir à la même main rédactionnelle ?

Les auteurs déploient encore un argumentaire très judéo-centré de la production des textes bibliques. Ils s'appuient sur les travaux d'Israël Finkelstein notant combien la Judée postexilique est demeurée longtemps dans un état de faiblesse qui ne permet guère le déploiement d'une activité littéraire intense, notamment dans le cas du Pentateuque. Mais qu'en est-il alors de Jérémie et d'Ézéchiel, symbolisant l'hébreu intermédiaire ? De plus, les auteurs ne disent mot de l'importance, à la même époque, de la communauté samarienne, avec un yahwisme attesté par la découverte d'un temple sur le Garizim et celle d'inscriptions manifestant l'authenticité et l'importance de Samarie à l'époque postexilique. La communauté samarienne n'aurait-elle pas pu contribuer à la production de la Torah en écrivant dans un hébreu classique ?

Enfin, qu'en est-il pour les auteurs de la part prise par les diasporas babylonienne et égyptienne dans la production de la Bible hébraïque ? La diaspora égyptienne, présente dès le début du VI^e siècle en Égypte, aurait-elle pu écrire dans un hébreu classique ? Pour les auteurs, l'histoire de Joseph serait préexilique puisqu'écrite dans un hébreu classique. Dès lors, dans quel contexte comprendre la bienveillance israélite pour l'Égypte dont témoigne l'histoire de Joseph ? Dans celui du VII^e siècle, au moment où l'Égypte a soumis Juda en tuant le bon roi Josias ?

Dans celui de la haute époque de Salomon ? La théologie du cycle de Joseph et la connaissance de l'Égypte qu'elle reflète, ne doivent-elles pas conduire à préférer y voir une histoire de l'époque postexilique émanant de la diaspora égyptienne ?

Avec les hésitations et questions qu'il suscite, ce livre est à recommander par son écriture agréable et deux annexes qui présentent une bibliographie et un débat sur la question de la datation linguistique. De plus, cet ouvrage contient une expertise linguistique qu'il convient de prendre en compte, sans forcément faire du seul critère linguistique le pivot de la datation de la Bible hébraïque.

Dany NOCQUET

NOUVEAU TESTAMENT

Stanley E. PORTER, Christopher D. LAND (éd.), *Paul and Scripture*, Leyde/Boston, Mass., Brill, coll « Pauline Studies 10 », 2019. 24 cm. XVIII-434 p. ISBN 978-90-04-39218-2. € 146.

L'introduction de cet ouvrage collectif pose les jalons de la proposition selon laquelle Paul écrit comme quelqu'un de profondément immergé dans le judaïsme de son temps. Dans ses lettres, on lit cette conviction selon laquelle Dieu a parlé à son peuple dans les Écrits sacrés du judaïsme. Quelle est donc la relation de Paul avec ces Écritures ? Les articles sont intégrés à quatre parties successives : celle sur des considérations générales (chap. 2 à 4), celle traitant de la Lettre aux Romains (chap. 5 à 7), celle sur la correspondance corinthienne (chap. 8 à 14), et une quatrième partie traitant d'autres lettres pauliniennes (chap. 15 à 18).

L'ancrage de Paul dans le judaïsme est en effet un enjeu polémique pour la

tradition exégétique protestante, et le livre apporte des éléments permettant de mieux cerner les paroles de l'apôtre à travers le prisme des Écritures juives. Ainsi, au chap. 2, PORTER défend, comme prémices à la discussion, que la référence à la LXX chez Paul doit être admise pour déterminer son usage de l'Écriture, et plaide pour une meilleure exploitation des références pauliniennes à celle-ci. BLOMBERG (chap. 14) démontre comment une telle prise en compte peut éclairer la compréhension du processus argumentatif de l'apôtre : ainsi, les trois citations scripturaires de 2 Co 8-9 serviraient à Paul à résumer les trois principaux points de ce passage qui constituerait l'apogée de l'argumentation de 2 Co 1-9.

Mais quelle est la nature des références de Paul à l'Écriture ? Au chap. 16, LAU CHI HING se demande si la référence à Jb 13,16 en Ph 1,19 est une citation ou une allusion. Alors que, par ailleurs, PORTER considèrerait qu'il s'agit d'une citation directe, l'auteur, à partir d'une perspective fonctionnelle, conclut qu'il s'agit d'une allusion.

KRUSE (chap. 5) précise le rapport de l'Apôtre des Nations aux Écritures vétérotestamentaires. Il montre que Paul considère l'Écriture comme autorité pour traiter de questions théologiques et anthropologiques. Ainsi, HOLMEN (chap. 6) explique que Paul utilise les Écritures pour signifier que les chrétiens justifiés sont des êtres transformés, capables d'obéir à Dieu sans la peur de la condamnation caractéristique de l'ancienne alliance, mais pas de la nouvelle.

KRUSE observe également que Paul prend la liberté de modifier les textes hébreux comme la LXX, et qu'il applique l'Écriture à son propre contexte. Mais, selon ÖHLER, qui s'est penché sur 1 Th et Ph, il est difficile de systématiser l'usage paulinien de l'Écriture : il dépend largement du contexte d'écriture de la lettre ou de celui des destinataires. Un environnement qui, selon HUTGREN, auteur du

dernier chapitre, ne permet pas toujours les développements théologiques. C'est pour cette raison, selon lui, que l'Écriture serait moins souvent utilisée dans les Pastorales que dans les autres lettres, les premières ayant été écrites dans des contextes trop pressants.

Dans ses grands développements théologiques, le christocentrisme de Paul déterminerait sa lecture et son usage de l'Écriture vétérotestamentaire, selon KANAGARAJ. S'arrêtant sur Ro 3 pour évaluer la centralité de l'Écriture dans la théologie paulinienne (chap. 7), il montre que Paul utilise l'Ancien Testament de manière relativement libre en ajoutant, changeant ou soustrayant des mots ou des phrases pour que cela convienne à sa théologie. Cet usage de l'Écriture est également valable pour les textes à portée eschatologique, si l'on en croit RAMELLI (chap. 11) qui examine l'allusion aux Ps 109 et 8 en 1 Co 15,4, et conclut que Paul réinterprète ces psaumes à partir de sa propre conception eschatologique.

Des auteurs s'attaquent à la problématique âprement débattue du rapport de Paul à la loi juive, à la lumière de son ancrage dans l'Ancien Testament. Ainsi WISHART (chap. 3) affirme, par une analyse basée sur la théorie de la linguistique monosémique et par la méthode du « modèle vectoriel », que *nomos* signifie globalement, chez Paul, une « norme socialement établie ou maintenue ». Toujours pour permettre une meilleure appréhension de cette question délicate, OEGEMA défend qu'il est plausible que Paul ait été influencé par l'idéologie maccabéenne du zèle pour Dieu et pour la Torah avant d'être chrétien : en effet, on trouve, particulièrement en Ga et en Ph, de forts parallèles avec les deux livres des Maccabées. Toujours concernant le rapport du Tarsiate au judaïsme, COUTSOUPOS (chap. 9) tente de comprendre l'inconsistance apparente de Paul sur la viande sacrifiée aux idoles en 1 Co 8-10. Prenant ce passage de manière globale et

unifiée, ainsi qu'à la lumière de l'influence de l'Écriture sacrée juive et de la philosophie stoïcienne, il conclut que Paul condamne bien la consommation des viandes sacrifiées aux idoles.

Mais les destinataires pouvaient-ils comprendre les supposées références pauliniennes à l'Écriture ? Pour WILLIAMS (chap. 8), les Corinthiens étaient sans doute bien plus cultivés que ce que l'on a longtemps pensé, et étaient connaisseurs des Écritures juives. Il estime donc que l'usage paulinien de l'Écriture devrait être compris selon la perspective d'un Paul lettré, mais aussi de destinataires en capacité de comprendre ses allusions vétérotestamentaires.

Pour prouver l'influence de l'Ancien Testament sur les lettres de Paul, des auteurs vont solliciter l'histoire de la réception de l'Écriture dans la tradition juive du second temple pour constater que Paul serait largement en continuité avec ses contemporains Israélites quant à son usage de l'Écriture. Ainsi, pour un passage comme 2 Co 3, qui pour beaucoup semble clairement opposer Paul au judaïsme, LAND (chap. 13) montre que Paul se situe bien dans une compréhension juive du passage vétérotestamentaire auquel il fait allusion. En effet, contrairement à la lecture habituelle selon laquelle Moïse aurait utilisé un voile pour empêcher les Israélites de le regarder, le voile de Moïse, pour Paul et conformément à la tradition juive, serait un moyen de se protéger face à l'endurcissement d'Israël. Il en va de même pour Ga 3,19-20, souvent présenté dans l'exégèse comme une dévaluation de la Torah. Selon BELLEVILLE (chap. 15) Paul reprendrait, dans sa référence au récit du mont Sinaï, la tradition juive sur la question de la présence angélique lors du don de la Torah et d'un médiateur en la personne de Moïse. Selon l'auteur, l'argumentation de Paul vise à démontrer la fragilité d'Israël et son besoin d'un représentant, pas à dévaluer la Torah.

D'autres auteurs ont recours à la tradition juive pour expliquer l'usage paulinien

des Écritures. Ainsi, selon COOK, auteur du dixième chapitre, le fait que Paul affirme que Jésus est « ressuscité le troisième jour comme prévu dans l'Écriture » (1 Co 15,4), s'expliquerait à la lumière de l'histoire de la réception de Os 6,2 dans le judaïsme du second temple. Concernant la stratégie rhétorique consolatrice utilisée par Paul dans le but de restaurer des relations troublées par des malfaisants dans l'Église de Corinthe (2 Co 1-7), HARRISON (chap. 12) situe Paul dans le « cadre thérapeutique » issu du judaïsme du second temple.

Loin de l'exhaustivité sur un sujet aussi complexe, le livre offre un éventail assez divers pour approfondir la question du rapport de Paul à l'Écriture, et par là son rapport, si controversé, au judaïsme de son temps.

Sébastien FRESSE

Bruno GAUDELET, *Quand l'Évangile se raconte. Conférences de Carême 2019*, Lyon, Olivétan, coll. « Parole vive », 2019. 19,5 cm. 127 p. ISBN 978-2-35479-484-2. € 14.

Voici six narrations, présentant six personnages clés de la Passion, prononcées lors des conférences de carême 2019 diffusées sur France Culture.

L'auteur a combiné exégèse historico-critique et analyse narrative dans l'étude des textes, présentant chacun de ces personnages dans leur cheminement aux côtés du « rabbi de Nazareth » (p. 8) afin de leur donner chair et de permettre ainsi au lecteur/auditeur de s'appropriier ces récits. L'objectif annoncé est de faire émerger et de transmettre le message que les évangélistes ont insufflé dans leurs écrits. Dans l'introduction, GAUDELET précise la subjectivité de son travail. Il « a essayé de penser l'Évangile avec les récits bibliques et dans le recul et l'éclairage qui sont les nôtres » (p. 16).

Les personnages présentés sont : Pierre, Marie-Madeleine, Thomas, Nicodème, Paul et Jésus. Les notes de bas de page indiquent les textes (Ancien et Nouveau Testament principalement) sur lesquels l'auteur s'est appuyé pour camper ses personnages et entrer dans leur intériorité.

Mais parler en première personne, en se mettant à la place de chacun des personnages, et même de Jésus, est parfois gênant, voire peut-être contre-productif quant à l'objectif proposé. En outre, l'harmonisation des Évangiles, conséquence de la méthodologie mise en place, ne laisse que peu de droit à la théologie que chacun des évangélistes a déployée à travers ses personnages.

Priscille MOREL

HISTOIRE ANCIENNE

Étienne NODÉT, *Les Romains, les Juifs et Flavius Josèphe*, préface de Mireille Hadas-Lebel, Paris, Cerf, 2019. 24 cm. 361 p. ISBN 978-2-204-13545-0. € 29.

Étienne NODÉT, professeur d'histoire du judaïsme ancien à l'École biblique et archéologique de Jérusalem, est un éminent spécialiste de l'œuvre de Flavius Josèphe, ayant à son actif plusieurs ouvrages qui en explorent différents aspects. Citons à titre d'exemple l'édition grec-français rigoureusement introduite et annotée des *Antiquités judaïques*, commencée voilà plusieurs décennies et dont onze des vingt livres sont déjà parus aux éditions du Cerf.

L'ouvrage que nous recensons est une présentation de l'œuvre de Josèphe sur plusieurs thématiques : un premier chapitre s'intéresse aux sources (*Guerre, Antiquités Judaiques, Vie*), un second à l'histoire des relations entre Rome et les

Juifs jusqu'à Pompée, un troisième porte sur Rome et les Juifs après Pompée, et enfin un dernier, plus éclectique, traite de diverses questions juives. Ainsi sont analysés des éléments *a priori* distincts qui se recourent sous la plume de l'auteur en une monographie dont le titre évoque la richesse. On y trouve des études sur les caractéristiques politiques et identitaires des relations entre Romains et Juifs. On citera comme exemple la royauté hérodiennne, les procureurs romains, la Guerre juive de 66-73 et ses conséquences, et enfin des éclairages sur la démographie du monde juif au 1^{er} siècle de notre ère. Y figurent également des éclairages sur le problème maintes fois débattu du prosélytisme juif, sur les synagogues de la Diaspora et de la Palestine romaine, et enfin sur la Galilée juive. Le tout avec comme toile de fond la plume de Josèphe que l'auteur tour à tour contextualise et explicite en fonction des luttes de pouvoir et des vicissitudes de l'histoire. On soulignera que l'auteur s'évertue à comprendre la progression du travail de Josèphe, visant à établir selon quelles modalités il collationnait les renseignements et les structurait avant la phase rédactionnelle. Ce dernier point n'est d'ailleurs pas la moindre des qualités de l'ouvrage.

La méthodologie employée par NODET se fonde sur la version slavonne (vieux russe) de la *Guerre des juifs* afin de compléter ou de clarifier une partie défectueuse du texte. Ainsi par exemple, dans les *Antiquités Juives* (AJ) 18,116-119 après le fameux *Testimonium Flavianum*, Josèphe consacre une notice à Jean le Baptiste. Or, cette notice présente une incohérence qu'il convient de relever : Jean le Baptiste adresse une critique à Hérode Antipas censé avoir illicitement épousé Hérodiade sa belle-sœur (veuve de Hérode Philippe son frère). On a cependant quelques difficultés à saisir la nature de cette critique. En effet, l'injonction biblique de Dt 25,5-10 (loi du Lévirat) ordonne précisément au frère du défunt d'épouser sa belle-sœur, cela à la condition

qu'il n'ait pas de descendance mâle. Or, Josèphe précise clairement que Philippe n'avait aucune progéniture (AJ 18,106). Le tout s'éclaire grâce à un passage de la version slavonne de la *Guerre* (2,167) qui permet de distinguer deux personnages se nommant Philippe, l'un étant le fils de l'autre. Un premier, Hérode Philippe, fils d'Hérode le Grand, ayant eu quatre enfants de son épouse Hérodiade (ce qui explique les invectives de Jean le Baptiste à son endroit) et un second, nommé aussi Philippe, qui cependant mourut sans descendance. Il semblerait donc que l'homonymie de ces deux personnages ait entraîné la confusion de Josèphe. D'ailleurs, cette confusion se clarifie lorsqu'il note vaguement en AJ 18,136 qu'Hérodiade était l'épouse d'Hérode Philippe et la mère de Philippe qui n'eut pas d'enfants. Cette confusion de Josèphe peut s'expliquer par le fait qu'entre la première rédaction de la *Guerre* et la rédaction du sommaire du livre 18 des AJ, il a eu recours à ce que l'auteur nomme un « dossier Vitellius » (récit d'une visite pacifique de Vitellius à Jérusalem lors de la Pâque).

Notons également un autre point qui mérite toute notre attention : la version slavonne de la *Guerre* 2,174 évoque un « thaumaturge crucifié » qui accomplissait des prodiges et était acclamé par le peuple comme le libérateur du joug de Rome. Ce thaumaturge fut arrêté par Pilate sous dénonciation des chefs des Juifs puis libéré pour avoir guéri sa femme. Il fut enfin crucifié par ce même Pilate soudoyé pour trente talents. Ce récit qui semble être un remaniement partiel du *Testimonium Flavianum* rencontre la désapprobation de Josèphe selon lequel l'exécution de ce thaumaturge est contraire aux lois ancestrales. Selon l'auteur, il ne peut s'agir d'une interpolation chrétienne car Jésus n'est pas nommé et aucun renvoi à la résurrection n'est mentionné. Notons d'ailleurs que dans cette même version slavonne de la *Guerre* (5,194), Josèphe mentionne le nom de Jésus une seule fois en évoquant les inscriptions qui figurent dans le temple d'Hérode. Sur l'une de ces

inscriptions, on peut lire que Jésus est un roi n'ayant pas régné car crucifié par les Juifs comme faux prophète clamant la ruine de Jérusalem. Ce motif est perçu par l'auteur comme une éventuelle interpolation chrétienne, cela bien que Jésus ait pu s'exprimer de la sorte devant l'instabilité politique du moment. En outre, il s'inscrivait dans les pas du Baptiste dont l'activité prophétique représentait une forme de remise en question de l'importance du Temple.

On sait qu'un long débat historiographique a vu le jour à propos de la version slave (slavon) de la *Guerre* ; dans un livre retentissant publié à Heidelberg en 1929, Robert EISLER y voyait la première version araméenne de la *Guerre des Juifs*. Cet ouvrage fut largement approuvé par l'éminent historien des religions Salomon Reinach mais réfuté par le non moins éminent Elias Bickerman dès 1936. Le débat reste donc ouvert sur cette version slave de la *Guerre des Juifs*, autant d'ailleurs que sur beaucoup d'autres éléments pour lesquels la recherche ne s'est pas encore définitivement prononcée. C'est dire que le chantier mené depuis de longues années par Étienne NODÉT est dense et que chacune de ses contributions permet d'y déceler tel ou tel autre point qui fait avancer notre connaissance. Nous lui sommes donc gré de mettre à notre service les résultats de ses recherches tel ce dernier ouvrage aussi pertinent qu'intéressant.

Dan JAFFÉ

HISTOIRE MÉDIÉVALE

Jean-Pierre TORRELL, *Saint Thomas en plus simple*, Paris, Cerf, 2019. 21 cm. 226 p. ISBN 978-2-204-13440-8. € 18.

Voilà désormais plus de trente ans que le Père Jean-Pierre TORRELL, dominicain de la Faculté de théologie de Fribourg,

œuvre à la vulgarisation de la pensée de saint Thomas d'Aquin, dans les universités et au-delà. On le connaît notamment pour son double volume aux éditions universitaires de Fribourg en lien avec les éditions du Cerf dans la collection « Vestigia » : le premier en 1993, *Initiation à saint Thomas d'Aquin, sa personne et son œuvre*, le second en 1996, *Saint Thomas d'Aquin, maître spirituel. Initiation 2*. Deux ouvrages d'initiation donc, qui ont nourri des générations d'étudiants en histoire de la philosophie, en histoire, en théologie, en philosophie, voire le grand public cultivé. Aujourd'hui, en 2019, paraît *Saint Thomas en plus simple*. Plus simple encore que les deux *Initiations* qui l'ont rendu célèbre ? Plus simple que la lecture directe de l'œuvre thomasienne réputée de haute volée ? Plus simple que ce que l'on en dit ? Quoi qu'il en soit, TORRELL réitère un livre de divulgation pour poursuivre la mission qu'il s'est donnée : rendre Thomas d'Aquin accessible à tous. Il entend pourfendre les préjugés d'abscondité relatifs à l'œuvre du Docteur angélique. En ce sens, l'auteur actualise à huit cents ans d'écart ce qui fut la mission originelle de Thomas lui-même, une mission en conscience qu'il exprime dans la célèbre introduction de la *Somme théologique* : il s'agit « d'instruire les commençants, notre intention est donc d'exposer ce qui concerne la religion chrétienne selon le mode qui convient pour la formation des débutants ». C'est ainsi que l'auteur, en déployant la biographie concrète de l'homme, sa jeunesse, ses voyages, son enseignement, permet aux lecteurs d'entrer plus facilement dans les textes. Il présente un Thomas humain, combatif, travailleur, impatient, colérique à ses heures, fatigué au terme de son chemin. Les textes consonnent avec les séquences de vie narrées. Telle est la méthode. Tel est le pari. Entre autres exemples, en 1265, le chapitre provincial enjoint Thomas de fonder un *studium* à Rome en vue de l'amélioration de la

formation des frères dominicains. C'est le contexte historique de la genèse de la *Somme théologique* : Thomas reprend la formation sur une base large. Il pense une synthèse didactique. Il donne ainsi à la théologie morale la base dogmatique qui lui faisait défaut. Les articulations chronologiques et les tranches de vie choisies sont reprises du volume de 1993. En 220 pages ici, l'auteur ressaisit le propos des 590 pages de la première *Initiation*. Pas de références, pas de bibliographie, pas de notes de bas de page. Le style est d'une extrême clarté et d'un grand souci pédagogique. Le ton frise parfois l'hagiographie. Ici ou là, l'auteur psychologise : « Il est difficile de ne pas voir là une confiance personnelle » (p. 11). Peu de propos sur l'éclairage politico-social du Moyen Âge ou sur les méthodes intellectuelles à l'Université de Paris au XIII^e siècle, à la différence de l'autre célèbre introduction à saint Thomas, celle du Père Chenu en 1950.

Si TORRELL a à cœur de vulgariser la pensée de Thomas d'Aquin, ce n'est pas tant par souci d'érudition ou de performance intellectuelle que parce qu'il est lui-même convaincu d'un postulat qu'il érige en thèse : Thomas d'Aquin est avant tout un maître spirituel. Prolongeant ainsi son *Initiation 2*, l'auteur redit sa conviction : Thomas « n'est pas seulement un penseur et un maître à penser, il est aussi un maître à vivre » (p. 44). De ce fait, le fond de la mission de vulgarisation s'avère bien une catéchèse en profondeur : enseigner les rudiments de l'œuvre thomassienne pour redire les fondements de la foi chrétienne. Ainsi le pénultième chapitre intitulé « Dieu qui aime le monde » se veut-il une sorte de présentation kérygmatisée : quelques pages sur l'Incarnation, sur le Christ, sur l'Esprit Saint, sur l'homme créé à l'image de Dieu, etc. C'est dire que l'auteur a pris la mesure de l'inculture religieuse actuelle pour éprouver le besoin de cette initiation en forme de kérygme. C'est sa manière à lui

de contribuer à l'évangélisation du monde, dans les pas de saint Thomas d'Aquin lui-même. Le pari est d'autant plus représentatif de la situation de l'Église en ce début de XXI^e siècle que la pensée de Thomas fut des siècles durant, dès la canonisation du saint (1343) jusqu'aux XIX^e et XX^e siècles, le lieu d'une polémique intense, entre thomistes et anti-thomistes, et l'objet d'une consécration officielle de l'Église au risque de la confiscation. Avec Léon XIII et *Aeterni Patris* (1879), le néo-thomisme devint très vite, sous Pie X, le rempart au modernisme et le paradigme du médiévalisme. Ainsi dépoussiéré de ces scories exégétiques et polémiques, le Prince de la Scolastique redevient le prédicateur kérygmatisé qu'il a toujours voulu être et TORRELL reprend la tradition des biographes-hagiographes médiévaux plus que la posture du théologien néo-thomiste et antimoderne du XX^e siècle. Un livre utile donc.

Bénédicte SÈRE

HISTOIRE MODERNE

BAHIER-PORTE Christelle, MOREAU Pierre-François, REGUIG Delphine (dir.), *Liberté de conscience et arts de penser (XVI^e-XVIII^e siècle). Mélanges en l'honneur d'Antony McKenna*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les Dix-huitièmes siècles 197 », 2017. 23,5 cm. 850 p. ISBN 978-2-7453-3445-9. € 98.

Ce ne sont pas moins de cinquante auteurs qui rendent ici hommage à Antony McKenna, signalant par leur nombre mais aussi par la qualité de leurs contributions l'importance des travaux réalisés par l'historien de Saint-Étienne durant ces dernières décennies. Trois domaines ont particulièrement été marqués par ses recherches :

Port-Royal et le jansénisme, avec en particulier sa thèse sur le rôle des *Pensées* de Pascal dans l'histoire des idées entre 1670 et 1734 (1990) ainsi que sa direction du monumental *Dictionnaire de Port-Royal* (2004) ; Pierre Bayle et le protestantisme par sa direction de l'importante *Correspondance de Pierre Bayle* (1999-2017), un nombre conséquent d'articles et la direction de plusieurs volumes collectifs ; la naissance et l'évolution de la libre pensée en Europe entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Tous ces domaines, Antony McKenna les a enrichis par le truchement de ses travaux de recherche mais également en créant ou en animant des lieux d'échange entre historiens. On retiendra, en particulier, la revue *La lettre clandestine* et les collections qu'il dirige chez Honoré Champion comme « Vie des huguenots », « Les Dix-huitièmes siècles » ou encore « Libre pensée et littérature clandestine ». Dans toutes ces entreprises, Antony McKenna a marqué l'univers des historiens de la pensée moderne par la richesse de ses vues, l'acribie de ses analyses et la bienveillance avec laquelle il sait accueillir les jeunes chercheurs – l'auteur de ces lignes doit à son lecteur de dire qu'il a lui-même eu la chance, comme beaucoup d'autres, d'en bénéficier. Naturellement, il serait illusoire de prétendre résumer ici l'ensemble des contributions que contient ce volume. À bien des égards, le présent ouvrage peut se lire selon plusieurs angles de vue et une approche descriptive de l'ensemble, étude par étude, risquerait d'en effacer certains aspects importants derrière la plate énumération des titres des contributions. On se bornera donc à en présenter les grandes lignes tout en proposant quelques éléments de synthèse, spécifiquement destinés aux historiens des idées religieuses de la période moderne (XVI^e-XVIII^e siècle).

Outre une bibliographie des publications d'Antony McKenna (p. 11-24), le volume se structure autour de cinq axes. Le premier est consacré aux « Approches méthodologiques » en histoire des idées

de la période moderne (p. 25-119). Plusieurs articles y dessinent une histoire des idées religieuses proprement *non théologique*, c'est-à-dire non pas désintéressée des évolutions de la pensée théologique durant l'ère moderne, mais faisant consciemment abstraction de toute lecture théologique de cette histoire de la pensée. Se dessine ainsi une histoire des idées religieuses soucieuse des dynamiques à l'œuvre dans la réflexion théologique mais aussi *derrière, à côté et après* elle. C'est que pareille histoire ne peut se faire qu'en tenant compte des configurations sociétales, des dynamiques de transfert ou encore des réseaux de sociabilité intellectuelle dans lesquels le travail de réflexion mais aussi de formulation théologique s'insère. On en prendra pour exemple le jansénisme, abordé par plusieurs contributeurs. Antony McKenna nous a en effet appris à concevoir le jansénisme non comme une *nébuleuse* composée d'éléments polémiques, doctrinaux ou politiques, c'est-à-dire comme une tradition figée, mais bien comme un *réseau* dynamique d'influences dans lequel peuvent se lire des enjeux, des débats et des glissements de perspective interprétés au miroir de contextes sociaux, culturels voire économiques très divers. C'est dire que l'histoire des idées religieuses se fait ici histoire *sociale* et *culturelle* de la théologie. Pareille lecture ne doit cependant pas se concevoir comme un mépris affiché pour les idées des acteurs théologiques de l'Âge classique mais bien comme une façon de mieux prendre au sérieux le fait qu'avec les productions théologiques du temps, « nous n'avons pas affaire à un débat d'idées, mais à une confrontation vitale où entrent en jeu tous les intérêts et les enjeux économiques, politiques, sociaux, sociologiques et ecclésiologiques, culturels enfin » (A. MCKENNA, cité p. 37).

La deuxième partie du livre est consacrée au thème « Littérature et philosophie (XVI^e-XVII^e siècle) » (p. 123-463). À bien

des égards, elle confirme dans les faits ce qui vient d'être dit d'un point de vue théorique et méthodologique. Par la méthode de leurs études, les contributeurs à cette section montrent que l'on ne peut plus envisager l'histoire de la pensée religieuse sous la forme, linéaire, de grands systèmes de pensée se répondant et s'enchaînant par des logiques de rupture pure et simple – qu'il s'agisse de la rupture entre le discours théologique et le discours philosophique ou de la rupture entre un système de pensée et un autre qui viendrait en prendre la place. Les articles de cette deuxième partie du livre montrent ainsi qu'il n'est pas envisageable de dissocier toujours avec soin ce que tel système de pensée doit à la théologie ou à la philosophie et ce, d'autant plus que son auteur peut sembler avancer ses déductions philosophiques en les drapant dans les vêtements d'une fidélité bien précaire aux enseignements de l'Écriture, tout en laissant pourtant bel et bien sa réflexion être déplacée en retour par certains dogmes ou récits bibliques. De même, plusieurs des contributions réunies ici témoignent du fait que certains courants de pensée constituent plus des « lieux » dans lesquels s'affrontent d'autres tendances philosophiques ou théologiques qui viennent en quelque sorte les investir pour en livrer une lecture spécifique à la lumière de leurs propres présupposés, souvent contradictoires d'ailleurs avec ceux d'autres auteurs – c'est le cas, notamment, de l'augustinisme du XVII^e siècle mais aussi du cartésianisme ou du spinozisme. Enfin, on retiendra de cette partie que s'en prendre à certains mouvements jugés dissidents peut répondre à des visées fort différentes, allant de la simple réitération de la doctrine orthodoxe à l'élaboration, forcément masquée, d'une critique de la pensée théologique dominante et, partant, de la religion chrétienne. Naturellement, des approches plus nuancées et forcément plus fines comme celles que nous décrivons ici conduisent souvent à des inter-

prétations diamétralement opposées d'un même corpus.

C'est ce que montre la troisième partie du livre consacrée à la pensée de Pierre Bayle (« Autour de Pierre Bayle », p. 465-625). On sait que l'historiographie se dispute encore pour savoir si la pensée de Bayle, indépendamment de ses convictions personnelles, conduit au fidéisme ou, au contraire, à l'athéisme. Plusieurs des contributions à cette partie du volume, sans reprendre forcément la question, soulignent que ce n'est pas là le seul sujet de divergence entre historiens. En effet, on peut également s'interroger sur ce qui fonde à proprement parler la théorie de la tolérance baylienne : est-ce le caractère inaliénable des droits de la conscience, y compris errante, ou, comme l'a lui-même suggéré Antony McKenna, la reconnaissance d'une idée naturelle d'équité débouchant sur un principe de réciprocité qui, du coup, autoriserait le souverain à contraindre au silence la conscience lorsque celle-ci en vient à prôner le trouble public ? Au vu des options (divergentes) défendues par plusieurs contributeurs à cette section, on mesure à quel point le débat est loin d'être clos, surtout si l'on y verse la question des lectures de la pensée de Bayle durant le Siècle des Lumières.

Dans une quatrième partie (« Correspondance et réseaux intellectuels », p. 627-688), plusieurs contributions confirment l'importance qu'il y a à concevoir l'histoire des idées par le truchement des réseaux et des médias : relations épistolaires, souvent plus complexes qu'il n'y paraît, rapports commerciaux entre les auteurs et leurs libraires ou encore usage de la recension comme moyen de communication d'idées nouvelles, etc. On ne s'étonnera pas, au vu de ce qui vient d'être dit, de découvrir qu'une dernière partie du livre est consacrée à la pensée libertine (« Libre pensée et littérature clandestine au XVIII^e siècle », p. 689-826). Outre l'importance de la circulation des idées par le biais du manuscrit (et non seulement de l'imprimé), elle permet de mesurer ce

que nous disions plus haut du statut de « lieu » de réflexion que revêtent certains courants de pensée ou certaines œuvres. Souvent, en effet, la pensée d'auteurs classiques ou en passe de le devenir (comme Locke, Bayle ou Molière) sert à distiller des idées subversives qui, si elle ne se trouvent pas forcément sous la plume des auteurs concernés, peuvent en être déduites par des procédés qui ressortissent aussi bien à la logique pure qu'à l'obscurcissement volontaire.

Redisons-le : la lecture ici proposée de cet ouvrage important ne saurait en épuiser la richesse. Nous souhaitons simplement qu'elle serve d'invitation à en découvrir la substance mais, plus encore, qu'elle amène certains lecteurs à se plonger dans l'œuvre désormais incontournable d'Antony McKenna.

Pierre-Olivier LÉCHOT

THÉOLOGIE PRATIQUE

Fadiev LOVSKY, David BOUILLON, *L'Église et les malades du 2^e siècle à nos jours*, St-Légier, Éditions HET-PRO, 2019² (1958). 21 cm. 291 p. ISBN 978-2-940650-01-9. € 26,80.

Cet ouvrage est la réédition d'un ouvrage publié en 1958, augmentée dans cette nouvelle édition d'une préface du Dr René SHAERER et d'un chapitre rédigé par David BOUILLON. Ce chapitre supplémentaire « complète la présentation de Fadiev Lovsky en «survolant» le développement de la prière pour la guérison tout au long du XX^e siècle » (4^e de couverture).

Dans la préface, le Dr SHAERER reprend l'idée que l'auteur (historien) se défend d'avoir voulu faire un travail de théologien. « Cependant, explique-t-il, des convictions théologiques très fortes sous-tendent cette étude. » Le lecteur y sera donc attentif pour les discerner.

Dans le complément sur le XX^e siècle, D. BOUILLON, contrairement à F. LOVSKY, avertit qu'il ne propose pas une étude historique (« ce qui n'est pas dans nos compétences », p. 231) mais quelques mises en perspective sur le XX^e siècle.

LOVSKY annonce clairement les limites de son travail : littérature disponible pour lui sur ce sujet, espace francophone, même si les auteurs cités en références se situent hors de ce cadre.

D'emblée, l'auteur se réfère à la typologie élaborée par le Pr Kydd pour rendre compte des différents modèles de théologies des ministères de guérison : modèle *de la confrontation, de l'intercession, des reliques, incubatoire, par révélation*. Il s'y réfère ensuite en décrivant les différentes approches contemporaines pour tenter de les mettre en perspective avec des problématiques sociétales (la santé) et/ou théologiques.

Reconnaissons que le défi est ambitieux : il s'agit de rendre compte de ce phénomène multiforme et complexe en un seul chapitre d'une quarantaine de pages.

En prenant des exemples concrets et facilement repérables, l'auteur explique les risques de certaines approches : ministère identifié à une seule personne, « gouroutisation » du ou des fondateurs, dérives sectaires, etc. L'auteur souligne les nombreux écueils de ces pratiques et note que le meilleur peut côtoyer le pire. L'enthousiasme des débuts a permis de penser que l'on pouvait annoncer des promesses qualifiées de thérapeutiques en s'abandonnant aux seules directives de l'Esprit, sans encadrement professionnel ou théologique. L'auteur le repère bien et explique clairement : « Mais il est indéniable que plus ceux qui pratiquent la relation d'aide s'insèrent dans une structure où la formation et la supervision sont valorisées, moins les risques de dérives sont importants » (p. 244).

Pour prolonger la réflexion, on peut mettre en parallèle cette quête de la guérison avec les travaux des sociologues des

religions. Avec Danièle HERVIEU-LÉGER (*La religion en miettes ou la question des sectes*, Paris, Calmann-Lévy, 2001), on peut remarquer que le thème central des croyances contemporaines est celui de la guérison. Depuis toujours dans les sociétés humaines, aucune religion ne manque de mettre en scène, sous des formes variées, la requête fondamentale d'échapper à la souffrance et à la maladie.

Aujourd'hui, les ressources considérables de la biomédecine apparaissent insuffisantes au regard des attentes de vie en plénitude que les techniques de soin ne permettent pas d'atteindre : c'est d'un mal-être global qu'il s'agit *in fine* de se débarrasser, en écho à la définition de la santé proposée par l'OMS, non seulement comme absence de maladie, mais comme un état de complet bien-être.

Notons que le titre du chapitre ajouté à la fin de l'ouvrage semble légèrement décalé au regard de son contenu (« Une explosion mondiale ») alors que l'auteur annonce d'emblée que son étude est limitée à l'espace francophone chrétien, voire protestant.

Pour conclure, l'auteur malgré la difficulté de la tâche, a su trouver un juste équilibre entre ses présupposés, ses convictions théologiques et son projet d'exposer le plus objectivement possible les différentes manifestations des ministères de guérison. Dans ce sens, on peut regretter que LOVSKY se soit limité à un seul chapitre, en « survolant », selon ses propres mots, un phénomène aussi complexe sur la durée d'un siècle.

Claude LEVAIN

Marie-Laure CHOPLIN, *Un seul corps*, Genève, Labor et Fides, coll. « Petite bibliothèque de spiritualité », 2019. 21 cm. 91 p. ISBN 978-2-8309-1692-8. € 13.

Le verset de Rm 12,5, mis en exergue par l'auteure, explicite le titre et l'objectif de cet ouvrage. M.-L. CHOPLIN est aumô-

nier au CHU de Grenoble et anime des ateliers de retraite. Ce petit livre est constitué de chapitres courts abordant des situations vécues. Chacune d'entre elles est l'occasion d'esquisser des portraits subtils, écrits avec finesse et acuité qui petit à petit s'ouvrent sur une méditation, voire une prière. Parfois ce sont les lieux qui sont ainsi décrits, mais toujours pour aboutir sur un temps de prière méditative. Ces réflexions portent sur le sens de la vie, le vivre ensemble, un texte biblique qu'évoque l'instant vécu. L'auteure ébauche ainsi une forme d'être présent au monde de façon très poétique.

Un petit ouvrage de spiritualité invitant à la méditation, à se rendre soi-même présent au monde, dans une démarche d'action de grâce.

P. M.

THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE

Dominique GREINER, *Helmut Thielicke, une théologie pour le bien de l'éthique*, Paris, Cerf, coll. « Patrimoines », 2019. 23 cm. 312 p. ISBN 978-2-204-13021-9. € 28.

Ce livre est très complet, tant d'un point de vue bibliographique et biographique qu'intellectuel. Il donne une idée globale fort satisfaisante de la démarche théologique, éthique et anthropologique du théologien luthérien Thielicke ainsi que des travaux consacrés, en allemand surtout, à son œuvre. C'est la première thèse catholique de langue française sur cet auteur, bien des années après celle défendue, du côté protestant, par Richard Bennhamias (Strasbourg, 1994).

GREINER n'a visiblement pas trouvé chez Thielicke tout ce qu'il en attendait. Le mot « déception » surgit plusieurs fois dans sa bouche, celle d'un théologien moraliste

catholique en quête d'une nouvelle perception de la théologie morale catholique dans ses liens avec l'anthropologie et la dogmatique. Thielicke reste en effet, sur le fond, un penseur plutôt conservateur. Son principal défaut, juge son lecteur catholique, est de ne pas reconnaître une consistance suffisante au monde et, en définitive, de ne pas arriver à penser non plus la consistance même de l'éthique. On le voit, la lecture proposée à partir d'un théologien luthérien moderne est clairement une lecture inspirée des questions qui animent la théologie morale catholique contemporaine. L'auteur déplore aussi les débats souvent trop techniques que Thielicke mène avec la théologie luthérienne. C'est le thème de la justification par la foi qui ressort comme le plus important pour le dialogue œcuménique.

Nous sommes plutôt d'accord avec l'auteur de cette thèse soutenue en 2013 à l'Institut catholique de Paris et remaniée pour la publication. Thielicke peut sembler s'être émancipé des positions trop christocentriques de Karl Barth, son principal interlocuteur. Il demeure en définitive assez proche de Barth, et d'un Barth obnubilé par la question du libéralisme et de la théologie naturelle. Ses deux principaux mérites auront sans doute été de corréler l'éthique à l'anthropologie et d'introduire la catégorie du *compromis* comme moteur central de la méthodologie éthique. Mais sa pensée demeure descendante, partant de la révélation, de l'Église et de la foi, au lieu de thématiser d'abord l'autonomie spécifique du monde comme tel.

GREINER essaie pour ainsi dire de sauver son auteur en valorisant sa prédication, vue comme épreuve de la théologie et comme test de la concrétude éthique, mais force est bien de reconnaître que cette pratique homilétique connaît exactement les mêmes difficultés que le reste de l'œuvre. Finalement, l'apport le plus original et le plus durable de Thielicke semble bien résider dans sa théorie éthique du compromis.

Le projet personnel de l'auteur, à travers cette sollicitation de Thielicke, semble bien

être celui de vouloir fonder l'éthique sur une théologie renouvelée. Il nous semble cependant que son propos est resté à mi-chemin. Le renouvellement de la théologie doit être plus radical, non pas dans le sens d'une quelconque orthodoxie, mais d'une généalogie critique, résolument moderne. De même, il ne suffit pas de fonder ou de re-fonder l'éthique sur la théologie, encore faut-il problématiser la notion même de fondation et surmonter les écueils du fondationnalisme habituel de la théologie catholique et protestante. GREINER ne pouvait guère y parvenir en prenant en compte l'unique modèle proposé par Thielicke, modèle finalement trop conventionnel et daté.

Denis MÜLLER

ÉTHIQUE

Frédéric ROGNON (dir), *Colère, indignation, engagement. Formes contemporaines de citoyenneté*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Chemins d'éthique », 2019. 24 cm. 286 p. ISBN 978-2-86820-546-9. € 24.

La publication fait suite à deux sessions du séminaire interdisciplinaire « Éthique et droits de l'homme », réunies entre 2016 et 2018.

En arrière-plan de la réflexion, on trouve les mouvements socio-politiques qui ont été sur le devant de la scène ces dernières années : *Occupy Wall Street* aux États-Unis (2011), les *Indignés* en Espagne (2011-2012) ou les *Gilets jaunes* en France (2018-2019). On pourrait aussi mentionner les colères collectives qualifiées de « dégagisme », apparues à partir de 2011 en Afrique et qui ont gagné un certain nombre de pays arabes par la suite.

Ces mouvements émergent dans un contexte de mutations économiques, qui

ont transformé les modes de production, les conditions de travail et les équilibres sociaux, au point de remettre en question les modalités du fonctionnement démocratique et institutionnel. Celui-ci semble avoir de la peine, aujourd'hui, à relever les défis du vivre-ensemble et à satisfaire les attentes de justice et d'égalité des populations.

L'approche historique des notions de « colère » ou d'« indignation » montre qu'elles occupent une place significative dans la narration biblique (Nathalie SIFFER, Lytta BASSET) ou dans la philosophie (Michaël FESSEL). Le caractère vertueux de la colère (« sainte colère ») face à l'abus de pouvoir est souligné ; il franchit cependant parfois les limites de l'illégalité au nom de la légitimité. La question de la reconnaissance du droit à la désobéissance civile est posée, mais elle ne semble pas pouvoir être formulée juridiquement. La difficulté de protéger les lanceurs d'alerte en est une illustration (Jacqueline BOUTON).

Si une certaine noblesse est reconnue à l'indignation, comme dépassement moral de la passion colérique, elle reste ambivalente. Toutes les contributions s'accordent sur cette tension entre la subjectivité d'un ressenti et le besoin d'un dénouement social et politique qui passe par le débat, par des procédures démocratiques consensuelles.

L'exercice démocratique semble rechercher un nouveau souffle à travers l'approche de la participation citoyenne (Alain DEGRÉMONT, Jo SPIEGEL). Or, celle-ci requiert un engagement et une prise de responsabilité, mais la mise en œuvre de procédures collectives pour la prise de décision se heurte au temps long ou aux modes de représentation, dans un contexte d'éclatement des attentes et de fragilité des corps intermédiaires. Finalement, l'engagement lui-même n'échappe pas à la critique d'ambivalence, car il peut endormir les consciences dans l'activisme ou alimenter de nouveaux conformismes.

Cet ensemble est fort utile pour analyser les évolutions sociales contemporaines, en

croisant les regards dans la diversité du champ des sciences humaines. Les évolutions dans l'engagement social des chrétiens (Marc FEIX), les conceptions de Paul Ricœur (Gilbert VINCENT) ou John Rawls (Musa NABIRIRE) sont analysées. On peut signaler deux articles qui abordent des débats internes à l'Église catholique sur le pouvoir pontifical ou sur les affaires de pédophilie (Jean-Louis SCHLEGEL, Marie-Jo THIEL). Un texte étudie la protestation athée de Bertrand Russel et Albert Camus (Daniel FREY). Trois exposés (Frédéric ROGNON) reviennent sur des figures protestantes engagées : Dietrich Bonhoeffer, Maurice Leenhardt et Magda Trocmé ainsi que Jacques Ellul.

Marc Frédéric MULLER

PHILOSOPHIE

Jacques ELLUL, *Vivre et penser la liberté*, édition et notes de Jean-Philippe Qadri, préface de Michel Rodes, Genève, Labor et Fides, 2019. 22,5 cm. 625 p. ISBN 978-2-8309-1675-1. € 34.

Dans une série d'entretiens conduits en 1981 par Madeleine Garrigou-Lagrange, Jacques ELLUL (1912-1994) confiait à la journaliste : « La liberté est au centre de toute ma vie, de toute mon œuvre. » Le penseur protestant ajoutait : « Rien de ce que j'ai fait, vécu, pensé ne se comprend si on ne le réfère pas à la liberté » (*À temps et à contretemps*, p. 162 ; *Vivre et penser la liberté*, p. 27). Libre, il le fut très activement pendant la Résistance, n'hésitant pas à s'opposer publiquement à Pétain. ELLUL ne cessa de se battre pour défendre la liberté partout où il la voyait menacée. En témoignage, à titre d'illustration, son engagement militant au sein du Comité de Défense de la Côte Aquitaine. L'anthologie éditée par Jean-Philippe QADRI nous rappelle la force de cette centralité dans

l'œuvre et le quotidien de l'auteur. Cet ouvrage convaincra le lecteur, s'il en était besoin, du caractère crucial pour ELLUL de la liberté qui n'était pas pour lui une abstraction, un unique domaine de recherche. Pour autant, comme en témoigne la très belle préface de Michel RODES, membre du comité de rédaction de *Foi & Vie*, le philosophe n'aurait pas imaginé une seconde agir ou publier quoi que ce soit susceptible de donner l'image d'un homme se regardant être libre. Ce que l'on sait de sa vie privée et publique n'est donc pas à chercher dans d'impensables *Mémoires*, mais dans de rares entretiens (note 2, p. 9). Ce ne fut donc jamais à son initiative, il fallait pour cela se déplacer jusqu'à lui pour l'interroger.

Vivre et penser la liberté constitue l'une des plus récentes contributions à la redécouverte de l'homme et de sa pensée que l'éditeur estime nécessaire. L'ouvrage regroupe trente-deux textes écrits entre 1938 et 1991, dont environ 60 % étaient jusqu'alors inédits. Cet assortiment remarquable est le fruit d'un travail mené sur les archives familiales par J.-Ph. QADRI, professeur agrégé de sciences physiques à Bordeaux, en complicité avec Jérôme ELLUL, petit-fils de l'auteur. L'objectif était de « couvrir au mieux la production intellectuelle d'Ellul » (p. 28) et de réunir des œuvres rédigées dans une grande diversité de styles : un essai initialement publié en italien et en espagnol (« Les structures de la liberté », p. 37-111, des conférences, des articles de presse, des notes manuscrites d'études bibliques données en paroisse).

« L'homme n'aime pas être libre. Il a horreur de cette vacance, de cette rencontre avec lui-même que suppose sa mise en liberté. Il préfère, ô combien, ses "chaînes adorées" » (p. 530). Ces mots extraits d'un éditorial écrit pour le journal *Réforme* en 1974 témoignent d'une écriture iconoclaste et indiscutable qui lui sera reprochée. ELLUL analyse l'expérience de la liberté mais se refuse à la définir, à la conceptualiser : « Cela me paraît impossible »

(p. 39). Il est le penseur de son travestissement, d'une aliénation qui encombre l'humain, l'empêche d'être autonome et responsable. Le philosophe interroge ce que la liberté est prétendue être : « Rien n'est donc plus dangereux que le mythe de la liberté. Il ne peut y avoir de commencement de la liberté que si l'on détruit radicalement ce mythe sous toutes ses formes [...]. Il convient donc de démythifier la liberté pour savoir non pas ce qu'elle est mais qui je suis appelé à être en tant qu'homme libre » (p. 90). Selon ELLUL, il n'existe de liberté réelle qu'à travers une action personnelle car « il n'y a et ne peut y avoir de liberté qu'individuelle » (p. 63). Elle engage à se battre contre tout enrôlement au service de la conformité.

L'auteur perçoit la liberté comme une dépossession, un renoncement, un « choix de la non-puissance ». Cette thématique compte parmi les plus indexées dans *Vivre et penser la liberté*. ELLUL dénonce la domination du monde contemporain par une technique qu'il perçoit comme une forme de sacré manufacturé par l'humain, qui en impose la toute-puissance. Le penseur de la liberté a l'art de convoquer librement la Bible dans ce réquisitoire en forme de profanation, n'hésitant pas à s'appuyer sur le récit de la Création. Cette anthologie est loin d'être l'unique réminiscence d'un inspirant repos sabbatique en tant que réponse à l'enivrement des êtres humains par le monde de la puissance. La théologie ellulienne puise ici dans le poème biblique une invitation à *penser et vivre* une non-puissance en un temps autrement rythmé, libéré d'un présent réduit à sa capacité de production. Un temps de suspension (*Théologie et technique*) de recherche d'efficacité et d'obsession technique.

Les chrétiens n'ont pas su vivre « le risque inouï de la liberté », observe-t-il en 1982 (« La liberté fondatrice de l'Europe », p. 154). Dans ce même écrit, l'auteur affirme que « toute l'histoire de l'Occident (ses valeurs, ses grandeurs et ses désastres)

tient avant tout à cette faillite ». Ces termes font écho à la fulgurante page inaugurale de *La subversion du christianisme* publié deux ans plus tard : « Comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une société, à une civilisation, à une culture en tout inverses de ce que nous lisons dans la Bible, de ce qui est le texte indiscutable à la fois de la Torah, des prophètes, de Jésus et de Paul ? [...] il n'y a pas seulement dérive, il y a contradiction radicale, essentielle, donc véritable subversion. » ELLUL confiera un peu plus tard à Didier Norton que « le christianisme est la pire trahison du Christ » (*L'homme à lui-même*, 1991).

L'ouvrage est enrichi par un substantiel appareil de notes, des photos de manuscrits issus des archives familiales, trois index (personnes, thèmes et lieux, références bibliques) et d'une bibliographie de vingt pages.

Jean-Luc ROLLAND

SCIENCES DES RELIGIONS

Fabien REVOL (dir.), *Penser l'écologie dans la tradition catholique*, Genève, Labor et Fides, coll. « Fondations écologiques », 2018. 22,5 cm. 403 p. ISBN 978-2-8309-1664-5. € 22.

Depuis Lynn White en 1967 jusqu'à nos jours, une critique monte chez les militants de la cause écologique vis-à-vis du christianisme : il est accusé d'avoir accompagné, voire encouragé un développement de l'humanité lui donnant un pouvoir sans limite sur la nature, le rendant ainsi responsable du chaos dans lequel nous sommes entrés. Les théologiens auteurs de *Penser l'écologie dans la tradition catholique* font avec ce livre l'effort, non pas de répondre à l'accusation mais plutôt de la prendre à bras le corps, afin de comprendre d'où vient cette critique, en quoi elle est légitime et en quoi

elle est exagérée. Le cheminement de cet ouvrage, dont les parties sont particulièrement bien cousues entre elles, nous fait voyager depuis les textes magistériels tout au long de l'histoire, sans négliger la Réforme, jusqu'au délicat enjeu contemporain de notre rapport aux autres créatures et à la technique, en passant par les théologiens incontournables sur le sujet (comme Thomas d'Aquin) mais aussi par un certain nombre de mystiques ayant marqué la théologie chrétienne. Bien que déroutante pour le lecteur protestant, la démarche d'approfondissement d'une encyclique (en l'occurrence *Laudato Si*, publiée en 2015) nous semble particulièrement pertinente dans la mesure où elle cherche, en notre époque marquée par la tendance à l'uniformisation, à ré-enraciner le croyant dans une culture tout en veillant à ne jamais y enfermer Dieu. Nous avons apprécié la liberté de ton dans cet ouvrage ainsi que le net élargissement vers l'œcuménisme sur lequel il se termine.

Il reste à souligner que ce livre offre aussi une bibliographie remarquablement complète. Cela manquait dans le paysage théologique francophone.

Robin SAUTTER

Nicolas MEYLAN, *Qu'est-ce que la religion ? Onze auteurs, onze définitions*, Genève, Labor et Fides, coll. « Histoire des religions 8 », 2019. 23 cm. 200 p. ISBN 978-2-8309-1694-2. € 18.

Ce livre a l'allure d'un dossier ou d'un manuel destiné à ceux qui s'intéressent à l'histoire des religions. Il contient onze textes (ou extraits de textes, mais des extraits toujours de plusieurs pages) importants, significatifs ou représentatifs, qui visent à définir aussi scientifiquement et rigoureusement que possible ce qui est l'objet de cette discipline. Ces textes, écrits par des ethnologues, des anthropologues, des sociologues ou des historiens de la religion, sont rangés par ordre

chronologique (le plus ancien est de 1870, le plus récent de 2009), ce qui permet d'esquisser une histoire de l'évolution des concepts et surtout de repérer les différences et les débats entre diverses démarches. Le paradoxe est que dans une culture où la religion imprègne fortement la vie individuelle et sociale, on n'a pas de définition ni souvent de mot pour la désigner. On ne la définit qu'à partir de ce qu'elle n'est pas, et donc on la définit d'autant plus que la sécularisation augmente.

Les définitions de la religion peuvent se répartir dans de grandes catégories : celles qui caractérisent la religion par le lien avec un surnaturel, avec des entités ou des forces qui dépassent l'humain ; celles qui mettent l'accent sur la conscience ou l'attitude des hommes religieux, la religion est l'expérience du sacré (de l'*ultimate concern*, aurait dit Tillich) quel que soit l'objet ou l'être sacré ; enfin, celles qui insistent sur la religion en tant que fonction culturelle, sociale ou psychologique. Aucune de ces définitions ne s'impose absolument ; selon les époques ou les écoles, on en privilégie tantôt une, tantôt une autre. Cette difficulté (qui affecte par ricochet la notion de laïcité) conduit à la proposition de voir en la religion non pas une catégorie aux frontières nettes et aux contenus fixes, mais un bouquet variable et mouvant de traits qui donnent à certains phénomènes « un air de famille » (pour reprendre une expression de Wittgenstein).

En même temps qu'à la nature du concept de religion, ces textes invitent, pas toujours mais très souvent explicitement (et la très bonne introduction le souligne avec pertinence et sagacité) à réfléchir sur ce qu'est une définition, en particulier en sciences humaines. Définir ne consiste pas ici seulement à désigner et à nommer quelque chose d'immédiatement visible ou évident. C'est produire, inventer (au sens de découvrir), faire apparaître des phénomènes, les trier en les distinguant d'autres, les qualifier, les évaluer, les organiser, les délimiter. D'une certaine manière, on les constitue, certes à partir de données, mais ces données

sont sélectionnées, mises en valeur, interprétées en fonction d'une « précompréhension » parfois inconsciente, en tout cas inobjectivable (au sens où elle façonne l'objet, même si cet objet, en retour, la confortera ou la fragilisera). Ces opérations comportent inévitablement une part d'arbitraire. Dans cette perspective, la valeur d'une définition est heuristique : elle se juge à sa capacité de faire percevoir et comprendre, capacité qui a toujours des limites ou des angles morts.

En plus donc de la recherche sur ce qu'on peut qualifier de « religion » d'un point de vue neutre, désengagé ou extérieur (c'est ce qui distingue l'historien des religions du théologien, même si souvent leurs démarches se recourent et leurs champs respectifs se mélangent), ce livre nous invite à une réflexion méthodologique approfondie. Sous des apparences modestes, son apport nous paraît considérable.

André GOUNELLE

VIENT DE PARAÎTRE

Guilhen ANTIER, Nicolas COCHAND, Céline ROHMER, Christophe SINGER, *Voici l'homme !*, Lyon, Olivétan, coll. « À voix haute. Conférences de l'IPT 1 », 2020. 96 p. ISBN 978-2-35479-537-5. € 12.

L'Institut protestant de théologie se dote d'une nouvelle collection en partenariat avec les éditions Olivétan : *À voix haute. Conférences de l'IPT*. Celle-ci réunit des textes puisés aux multiples productions orales des enseignants et invités de l'IPT. Conférences, cours du soir, interventions en paroisse ou débats sur la scène publique, les Facultés de théologie de Paris et de Montpellier contribuent de différentes manières à l'intelligence de la foi. *À voix haute*

offre certains de ces travaux sous forme écrite auprès d'un public intéressé à la réflexion théologique. Au rythme de ses volumes, cette nouvelle collection portée par l'ensemble des enseignants-chercheurs de l'IPT, entend participer au nécessaire et incessant travail d'interprétation du message évangélique, en signifier son actualité, ses enjeux théologiques, ses évolutions historiques et sa pertinence pratique.

Le premier opus – *Voici l'homme !* – s'intéresse à la vérité de notre humanité. « Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ? » (Ps 8,5) demandait déjà le psalmiste à son Créateur. La question traverse en réalité l'ensemble des textes bibliques tant elle nous habite. Dans le dialogue avec Dieu, elle semble parfois trouver réponse – ainsi la surprenante exclamation de Pilate jetée à la face du monde au sujet de Jésus : « Voici l'homme ! » (Jn 19,5). Données en différents lieux de l'Église protestante unie de France, quatre interventions d'enseignants de l'IPT sont ici rassemblées. Chacune depuis son domaine d'enquête théologique (pratique, systématique, biblique), elles tentent à leur manière d'approcher la vérité du sujet croyant et d'en comprendre la nature.

Avec l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture, Christophe SINGER cherche à dégager la signification anthropologique – et donc théologique – du lien inhérent entre religion et violence. Si la religion

des hommes ne peut pas ne pas être violente, comment le sujet croyant peut-il aujourd'hui se tenir devant Dieu et son prochain ?

Avec l'Église protestante unie de Bordeaux, Nicolas COCHAND remet en perspective historique la pratique de la prière dans la tradition réformée pour mieux comprendre notre propre expérience en communauté. Depuis Luther jusqu'aux influences contemporaines des mouvements pentecôtistes, que dit de nous notre façon de communiquer avec Dieu ?

Avec la pastorale nationale de l'Amicale des pasteurs français à la retraite, Guilhen ANTIER interroge les craintes habituellement exprimées pour l'avenir de nos enfants. Que révèlent-elles de notre propre rapport au monde, aux autres et à Dieu ? Et si l'avenir est nécessairement – et radicalement – incertain, comment le sujet croyant peut-il y faire face aujourd'hui et rester en capacité d'espérer ?

À ce même rassemblement, organisé au Centre du Lazaret à Sète, Céline ROHMER relit plusieurs extraits du Nouveau Testament potentiellement éclairants pour qui s'interroge sur la vérité humaine. Pour réfléchir à la trajectoire concrète d'une existence humaine soumise à la seigneurie du Christ, elle propose de suivre les traces de Pierre dans l'Évangile de Matthieu. Quelle humanité ce premier disciple met-il au jour ?

C. R.